

Québec, le 19 avril 2004
Le Québec des gens d'ailleurs
Luc Bureau

Chers amis,

Mon nom est Jules Lamarre.

Ce soir, dans le cadre de nos Cafés géographiques du Québec, nous avons le plaisir d'accueillir le géographe-écrivain Luc Bureau, professeur à la retraite au département de géographie de l'Université Laval.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages géographiques caustiques et stimulants dont L'Idiosphère, Pays et mensonges, Géographie de la Nuit, La Terre et moi, ainsi que Mots d'ailleurs qui vient tout juste de paraître à Montréal, chez Boréal.

Luc Bureau est un spécialiste des représentations de l'espace et du temps ainsi que des rapports entre la raison et l'imagination dans la culture occidentale. De plus, l'érudition, l'humour et l'originalité caractérisent ses écrits.

Ce soir, il a accepté de discuter avec nous du thème « Le Québec des gens d'ailleurs ».

Je vous remercie, et cède la parole à Luc Bureau.

« Vous savez, ce travail-là, c'est Socrate, le philosophe antique, qui me l'a indirectement suggéré. J'étais assis dans un bar avec lui, à Athènes, on parlait de chose et d'autre, tout en prenant un verre. Tout à coup Socrate se tourne vers moi et me dit : « As-tu remarqué, Bureau, qu'on se voit mieux dans l'œil de l'autre que dans le sien propre? » J'avoue que je suis resté quelque peu surpris devant cette allégation : *on se voit mieux dans l'œil de l'autre que dans le sien propre!* C'est pourtant vrai que je peux me voir dans votre œil et que je ne peux guère me voir dans le mien. À moins de me regarder dans un miroir.

C'est ainsi que, tout au long d'une anthologie, je suis allé me balader dans l'œil de l'autre. C'est le regard de l'autre qui m'intéresse avant tout.»

Luc Bureau

Plusieurs auteurs étrangers ont écrit sur le Québec après y avoir séjourné, pour divers motifs, plus ou moins longtemps. D'entrée de jeu, Luc Bureau nous présente brièvement une série d'écrivains dont il compte évoquer les réflexions sur le Québec dans l'heure qui vient. Pour faire changement, il a choisi des auteurs qu'il qualifie d'extra-hexagonaux, c'est-à-dire des gens originaires d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, des États-Unis, d'Autriche, etc., avec lesquels il s'est mesuré dans son plus récent ouvrage, *Mots d'ailleurs*, ainsi que dans un précédent, *Pays et mensonges*.

Il est toujours instructif —parfois peu édifiant cependant!— de savoir ce que les autres pensent de nous, soutient Luc Bureau. Les pays, également, devraient tenir compte de ce l'on pense d'eux, ceci afin de les aider à évaluer leur poids, à juger de leur conduite... :

« Il y a de par le monde plein de pays sournois, dissimulateurs, cachottiers, ou vaniteux et prétentieux, ou pleins de vent, qui s'évertuent à cacher leur fouets et leurs goulags, ou qui surestiment leur poids, le poids de leurs gestes ou de leur vertu. Le Canada, « le plus meilleur pays au monde », « le pays qui possède le meilleur système de sécurité au monde », etc... Voilà une mesure, un poids. Vous connaissez ces poncifs; vous pourriez en enfiler à la douzaine de semblables. »

L'évaluation des autres confère une forme ou l'autre d'existence, une « saveur » en quelque sorte. Par exemple, quatre mots prononcés par un étranger en visite au Québec en 1967 allaient avoir un poids et des conséquences dont l'ampleur ne pourra jamais être sous-estimée. Il s'agit du « Vive le Québec libre! » lancé par un certain Général devant une foule du haut du balcon de l'Hôtel-de-Ville de Montréal. Celui-ci venait de pincer très fort une des cordes sensibles de l'âme québécoise. Le Canada tout entier en a eu le souffle coupé. Et plusieurs au Québec ont compris qu'il était grand temps de s'occuper de certaines affaires qui traînent...

Les mots des gens d'ailleurs prononcés à l'endroit du Québec sont souvent récurrents. C'est la raison pour laquelle Luc Bureau les a regroupés sous quelques thèmes pour les fins de sa présentation. Il s'agit de 1) l'écart entre les deux races, 2) la survie d'un peuple, 3) la politique, 4) la femme d'ici et 5), du regard de quelques géographes.

1- L'écart entre les deux races

Bien sûr, il s'agit de l'écart qui sépare la race canadienne-française de la race canadienne-anglaise. Ce thème a été abordé dès le milieu du XIX^e siècle par des auteurs étrangers, britanniques et américains, qui étaient en visite au pays.

En 1844 paraît un livre célèbre intitulé *Hochelaga*. Il a été écrit par un militaire britannique en poste à Québec, George Warburton (1816-1857). Selon Luc Bureau, dans son ouvrage Warburton constate ce que nous savions déjà, à savoir qu'au Canada, tout comme l'eau et l'huile, les races ne se mêlent pas ; l'huile, bien entendu, étant constituée par la race anglaise, beaucoup plus riche. Ainsi l'huile pourra se marier avec l'eau, mais jamais le contraire, soutient Warburton, au point de menacer la survie même de la race la plus faible. Selon Luc Bureau, Warburton aura été le premier à écrire que les plus faibles sont condamnés à n'être que « des scieurs de bois et des porteurs d'eau », un destin somme toute peu enviable, lequel, heureusement pour nous, ne s'est pas encore tout à jamais concrétisé.

Employé des Postes britanniques, Anthony Trollope (1815-1882), un Balzac de la littérature britannique, serait venu au Canada pour étudier le fonctionnement de son service postal, ce qui laisse entendre, selon Luc Bureau, qu'il fonctionnait peut-être en ce temps là... Autour de lui, Trollope observe la présence de gens tranquilles qui se contentent de peu. Les Canadiens français n'auraient pas l'ambition de devenir à tout prix un grand peuple. En cela, selon Trollope, ils

réagiraient comme tous les colons français catholiques lorsqu'ils ont à se mesurer aux Anglais protestants...

Nous sommes en 1860. Trollope remarque également que si la langue française et les coutumes des Canadiens français se maintiennent dans les campagnes, elles perdent du terrain dans les villes. Selon Luc Bureau, Trollope sera le second auteur étranger à déplorer qu'inévitablement ils ne pourront échapper à leur destin malheureux ; ils sont appelés à n'être que des « scieurs de bois et des porteurs d'eau ». Trollope n'en démord pas : « C'est un fait irrécusable qu'une population catholique-romaine ne peut en aucun cas rivaliser avec une population protestante ».

En 1913, Rupert Brooke (1887-1915) était de passage au Québec. Il s'agit d'un poète britannique qui sera tué à la guerre de 1914-1918. Selon Luc Bureau, il fréquentait les Grands de son époque et avait l'avantage d'être très beau, paraît-il. Et Luc Bureau de faire circuler la photo de Brooke dans l'assistance afin que les dames puissent se prononcer sur la question. « En? Comment le trouvez-vous? » (Luc Bureau).

Mort très jeune, ce poète talentueux deviendra un exemple de courage pour la jeunesse de son pays et ses poèmes seront même utilisés comme instrument de propagande pour recruter davantage de jeunes militaires britanniques. Selon Luc Bureau, ceci laisse croire que la poésie, à l'instar de la géographie, pourrait aussi servir à faire la guerre...

Donc en 1913, Brooke visite Montréal. Partout, il ne voit que des banques et des églises. Les gens accumuleraient sans cesse : de l'argent, pour le vie présente, et des indulgences, pour la vie dans l'au-delà. La race écossaise serait aux commandes. Les deux communautés, anglaise et française, vivent séparément, et cette dernière, entièrement sous le joug de son clergé catholique. Selon cet auteur, les gens d'affaires anglophones auraient raison d'être dérouté devant l'incapacité des francophones de comprendre que la grandeur d'une ville se mesure d'abord au nombre de ses millionnaires.

L'écart entre les races est un phénomène qui n'échappe pas aux voyageurs-écrivains de l'époque.

2. La survie

La survie des Canadiens français est un thème lié au précédent. Pour les voyageurs étrangers venus au XIX^e siècle, il ne faisait aucun doute que les chances de survie des Canadiens français étaient aussi minces qu'une lame de rasoir. L'américanisation et le *melting pot* auraient bientôt raison d'eux.

Pour Friedrich Engels (1820-1895), le théoricien et essayiste allemand, le sort en est déjà jeté. Arrivé à Montréal en train, le malchanceux a vu son véhicule immobilisé par une tempête de neige entre Toronto et Montréal. Il trouve le Canada trop bien pourvu en maisons délabrées et ne parvient pas à comprendre notre langue, le français des Canadiens, qu'il assimile « au beuglement de l'anglais Yankee ». Toutefois, Engels éprouve l'impression de se retrouver en Europe, mais dans une Europe arriérée et décadente. Selon lui, les Canadiens gagnerait à imiter les Américains, si entreprenants en affaires. Dans dix ans, croit-il, ceux-ci n'auront fait qu'une bouchée de ce Canada si engourdi.

De son côté, Stefan Zweig (1881-1942), dramaturge et essayiste autrichien, débarque au Canada en 1911. De Lévis, en face de Québec il s'émeut en pensant à ces petites communautés linguistiques qui, malgré leurs luttes héroïques, sont tout de même appelées à disparaître. Il reconnaît pourtant l'admirable ténacité de ces quelques milliers de Français qui perdurent sur ce continent depuis plus de 150 ans, quand on sait que celui-ci a aspiré 6 millions d'Allemands qui se sont fondus dans l'Amérique anglo-saxonne sans laisser de traces, ou si peu. Zweig salut tout de même ce tour de force réalisé par cette population canadienne-française réputée si décadente. Mais, encore une fois, toute résistance lui apparaît inutile.

Enfin, Walt Whitman (1819-1892), le grand poète américain, est incapable de faire preuve d'un plus grand optimisme quant à l'avenir des Canadiens français. L'annexion du Canada aux États-Unis lui apparaît inévitable. Et Luc Bureau d'ajouter : «Disons que pour Whitman, comme pour d'autres, notre cause est désespérée. Cent ans plus tard, il est tout de même intéressant de voir que toutes ces prophéties ne se sont pas encore réalisées. Elles étaient pourtant le fait de gens particulièrement éclairés ».

3. Le thème politique

Le thème politique est également récurrent. La politique, à l'échelle québécoise et canadienne, est très souvent une affaire québécoise et francophone, en même temps qu'une énigme pour le Canada anglais. En effet, pourquoi les Canadiens anglais éprouvent-ils autant de difficulté à concurrencer les francophones sur ce terrain de la politique? Il doit bien y avoir une explication. Pensons seulement aux Wilfrid Laurier, Louis St-Laurent, Pierre Elliott Trudeau, Brian Mulroney, Jean Chrétien, Paul Martin, et tous ces francophones québécois qui ont occupé pendant si longtemps toute l'avant-scène de la politique fédérale canadienne.

Gustave de Molinari (1819-1912), un théoricien de l'économie politique d'origine belge, champion en son temps du laisser-faire économique, s'est penché sur cette question avec d'autant plus d'autorité qu'il a effectué plusieurs voyages au Canada. Il ne peut s'empêcher de reprocher aux Canadiens français leur goût excessif pour la politique et le fonctionnarisme. Selon cet auteur, d'aucuns ont pu soutenir que les Canadiens français étaient de loin supérieurs au Canadiens anglais en politique. « Mais est-ce exact, écrit-il? » À ce chapitre, Gustave de Molinari soutient que, tout comme aux États-Unis, les grands capitaines d'industrie du Canada anglais n'éprouveraient que dédain pour la politique où ils ne trouvent aucun défi à leur mesure. En conséquence, le Canada anglais n'alignerait jamais ses meilleures troupes en politique pour y affronter les Canadiens français. Donc les succès évidents de ceux-ci seraient en quelque sorte des victoires par défaut...

4. La femme d'ici

Plusieurs voyageurs ont écrit sur la femme canadienne-française. Ainsi, Warburton (1831-1903), ce militaire britannique que nous avons rencontré plus haut, s'émerveille devant la « gracieuseté » des Canadiennes. Luc Bureau reconnaît qu'il s'agit-là, bien entendu, d'un jugement tout à fait « objectif » et que la chose s'est d'ailleurs maintenue jusqu'à aujourd'hui. Toujours selon Warburton, il n'existerait pas de meilleur endroit qu'une salle de bal pour se former une opinion à propos des femmes, ou plutôt, pour « découvrir si les beautés vivantes du

Québec [sont] aussi dignes d'admiration que les objets inanimée ». Que le Cap-Diamant, peut-être? d'ajouter Luc Bureau. Selon Luc Bureau :

Au cours de son premier bal à Québec, Warburton accorde alors la plus haute note qui soit aux Canadiennes. « Je pense n'avoir jamais vu de ma vie, en proportion du nombre, bien entendu, tant de personnes aussi joliment vêtues. » Ce qui fait dire à Luc Bureau : « Voilà donc un premier point de gagné... » Puis Warburton de poursuivre en décrivant les grands yeux noirs des Canadiennes, ainsi que leur teint hâlé. « C'est pas beau, ça? » de s'exclamer Luc Bureau. De plus, les Canadiennes seraient les meilleures valseuses et « polkistes » qu'il soit donné d'observer.

Mais ce n'est pas tout. Pour sa part, Isabella Lucy Bird (1831-1904), une essayiste anglaise, visite l'Amérique et s'arrête à Québec. Elle y est pour son 23^e anniversaire. Lucy Bird est tout à fait séduite par la ville ainsi que par les Canadiennes : « La beauté des jeunes Canadiennes est célèbre ». Et Luc Bureau de se réjouir du fait que la chose soit connue dans le monde entier.

Selon Lucy Bird :

« Les yeux sont invariablement larges et brillants, noirs et rêveurs ou bleus et pétillants de vivacité. Leurs manières et leurs mouvements sont naturels et élégants, leurs robes, d'un goût exquis. Pourvus d'une grâce particulière, leurs comportements possèdent un pouvoir de fascination et d'ensorcellement qui est absolument irrésistible. Elle reçoivent ordinairement leur éducation dans des couvents et font leur entrée dans le Grand monde relativement jeunes, très souvent avant 16 ans. Car après cet âge, le tourbillon des divertissements les empêchent de consacrer beaucoup de temps aux activités littéraires. Elles ne sont d'aucune façon friandes de lectures et peu d'entre elles jouent autre chose que de la musique de danse moderne. Elles dansent admirablement. Leur passion pour cette distraction est si grande que les dames mariées, afin de rester dans le vent, suivent souvent les mêmes cours de danse que leurs filles. À l'époque de ma visite à Québec, il y a tous les soirs des grandes réceptions que Lord Elgin et sa suite honoraient le plus souvent de leur présence. »

Durant la période d'occupation anglaise, bal après bal, on n'arrêtait pas de danser, surtout durant la saison hivernale. Après le départ des troupes d'occupation britannique (1873), les évêques et les curés se mirent à interdire à qui mieux mieux la danse et autres activités scandaleuses. Mais il y aurait tout de même eu une « belle époque », semble-t-il.

Puis, Luc Bureau de demander aux hommes présents dans la salle s'ils aiment les « muffins » et comment ils les préfèrent. Chaud ou froid? Avec ou sans Café? C'est que Lucy Bird, en 1854, fait allusion à une pratique qui lui semble bien curieuse dans cette société canadienne du milieu du XIX^e siècle, celle des « muffins ». À Québec, dans ce « Paris du nouveau monde », l'homme célibataire peut choisir une jeune dame pour qu'elle l'accompagne dans toutes les soirées de cette joyeuse saison remplie de divertissements qu'est l'hiver. Il revient alors à la jeune fille d'accéder, ou non, à cette demande qui lui est adressée. Si elle accepte l'invitation, elle sera appelée un « muffin ». Selon Lucy Bird, l'arrangement prend fin au printemps et n'est que rarement reconduit. On change donc de muffin tous les ans.

5. Regards de géographes

Entre 1850 et 1900, trois ou quatre géographes célèbres fouleront le sol du Québec, soit Johan Georg Kohl (1808-1878), un Allemand qui a beaucoup écrit sur les États-Unis, le grand géographe et anarchiste russe Petr Kropotkine (1842-1921), Élisée Reclus (1830-1905), également anarchiste et géographe, et enfin Vidal de la Blache (1845-1918) qui nous est plus familier.

À l'Institut de géographie de Paris, grâce à l'aide de collègues français, Luc Bureau a retracé les pages que Vidal a consacrées à sa remontée du Saint-Laurent ainsi que les croquis servant à illustrer ses carnets de voyage. Mais le tout est très éteint, probablement à cause du petit crayon à mine « hb » que Vidal devait sûrement utiliser. Vidal calcule tout, des latitudes et des longitudes, combien ça va lui coûter pour manger... Mais Luc Bureau renonce à nous lire des passages de Vidal, par ailleurs très beaux, dit-il, à cause du manque d'éclairage de la pièce où nous nous trouvons.

Pour sa part, Kohl dit observer la présence de deux seuls villages au Québec, plus précisément deux filets d'établissements humains qui s'étirent de part et d'autre du Saint-Laurent. Très peu d'endroits au monde lui apparaissent à ce point dépendants d'une voie d'eau. Luc Bureau nous signale que plusieurs observateurs étrangers ont remarqué la même chose, ont écrit à propos des rangs, ces parcelles de terre, etc.

Enfin, en 1897 Kropotkine a effectué sa grande traversée du Canada. Pour ce géographe, le Canada, finalement, c'est la Russie, mais à l'envers. Il éprouve une impression de « déjà vu ». En traversant la Russie à la même latitude, et d'ouest en est, on assiste, selon lui, à la succession des mêmes types de régions qu'on rencontre au Canada. Pour Luc Bureau, il s'agit-là d'une bonne leçon de géographie : « Il me semble que c'est plus facile de reconnaître la Russie quand on sait qu'on a juste à la plaquer sur le Canada, n'est-ce pas? »

Luc Bureau souligne les traits communs entre Petr Kropotkine et Élisée Reclus, tous deux géographes et anarchistes. Y aurait-il une relation secrète entre anarchie et géographie, de lancer Luc Bureau? Y a-t-il eu beaucoup d'anarchistes en géographie à Laval? Puis Luc Bureau d'ajouter que si les géographes-anarchistes ont pu souffrir de l'exil, ils en ont d'autre part grandement profité. Que l'on songe, par exemple, aux 19 tomes qui composent la *Géographie universelle* rédigée par Élisée Reclus. À la Bibliothèque nationale de Paris, Luc Bureau a pu constater que Kropotkine avait aussi suffisamment écrit à lui seul pour remplir une bibliothèque d'étudiant.

Reclus, avant son retour en Europe, se rend au Lac-St-Jean, dans la région de Roberval, où il se sent au « bout du monde ». Il ajoute qu'il serait en Algérie, le long de la Méditerranée, que le paysage ne serait pas différent. Il y décrit une vie calme et sereine. « L'air est bon à respirer. Il serait bon de passer ici les deux ou trois mois d'été avec des amis. » Puis il insiste sur tout le travail qui a dû être accompli par les premiers habitants de l'endroit pour en arriver là.

Puis Luc Bureau de demander aux personnes présentes quel est leur paysage québécois favori : « Quel est, selon vous, le paysage le plus admirable, le plus fantastique, le plus émouvant de tout le Québec? »

Pour Walt Whitman (1819-1892), le grand poète américain, il semble que ce soit le Saguenay sauvage. Il s'agirait même du plus beau paysage au monde! Si le fjord du Saguenay était ailleurs, écrit Whitman, les journaux en parlerait, partout on le célébrerait :

« Mais les caps eux-mêmes majestueux, hautains et silencieux, je doute qu'aucune saillie, aucune colline, aucun lieu historique, ou quoi que ce soit d'autre dans le monde ne surpasse ces objets. J'écris au moment même où je suis en face à face avec eux. »

Whitman serait complètement subjugué par ce décor du fjord du Saguenay.

Rupert Brook (1887-1915) le poète, puis Jules Leclerc (1848-1928), le géographe, écriront sensiblement la même chose à propos du même fjord. Et en faisant référence à Brooke, Luc Bureau d'ajouter : « Ce sont les poètes qui admirent, n'est-ce pas, les objets qui font la géographie, dans le fond. »

« Bon, ça suffit, je vous ai assez ennuyés... », lance Luc Bureau.

Conclusion

Luc Bureau affirme qu'un tel travail n'est jamais achevé —c'est-à-dire l'étude du regard de l'Autre n'est jamais épuisée—, puisqu'il s'effectue à partir de textes que les autres ne cessent de rédiger, et dans diverses langues. Pour le mener à bien, il faudrait donc, en plus, posséder le don des langues!

Discussion

Avant d'échanger avec l'auditoire, Luc Bureau a tenu à préciser pourquoi, dans ses ouvrages *Pays et mensonges* ainsi que *Mots d'ailleurs*, il a choisi d'appuyer ses recherches sur des œuvres littéraires parues principalement entre 1850 et 1950. Tout d'abord, il faut savoir que très peu d'œuvres littéraires sont antérieures à 1850 tout comme, d'ailleurs, on ne trouve que peu de grands voyageurs avant cette époque. Parfois, il lui est aussi arrivé d'avoir recours à des œuvres d'auteurs n'ayant jamais mis les pieds au Canada, comme c'est le cas de Vauban. Mais parce que celui-ci traite du Canada d'une manière tout à fait amusante, alors il valait la peine de faire une entorse à la règle.

Par exemple, dans l'ouvrage *Oisivetés de Monsieur Vauban*, paru en 1700, ce dernier conçoit tout un plan de peuplement pour le Canada. Fêré de statistiques, Vauban cherche à établir avec précision quelle sera le chiffre de sa population en l'an 1970, et à quelles conditions. Notons qu'il écrit en 1700. S'appuyant sur les comportements reproducteurs des truies et des cochons, selon Luc Bureau :

« Il nous dit, supposons que vous avez une truie. Au bout de deux ans, elle donne naissance à 6 petits cochons. Vous tuez les mâles, parce que ça ne vaut rien, et il vous reste trois femelles. Au bout de deux ans, ces trois femelles vont entrer en production. Elles vont donner trois mâles, trois femelles, bon. Et au bout de dix ans, combien ça fait de cochons? 6 432 000! Au bout de 17 ans, vous peuplez le terre entière de cochons. Alors, il prend ce plan qu'il a développé, et il essaie de l'appliquer au Canada. »

En 1700, Vauban estimait que la population du Canada serait de 27 millions de personnes vers 1970! Bref, certains démographes contemporains auraient tout intérêt à s'inspirer de la méthode de calcul de Vauban...

Par ailleurs, Cyrano de Bergerac (1619-1655) est aussi un auteur fascinant à cet égard, donc incontournable. Bien sûr, on ne parle pas ici du personnage de théâtre imaginé au XIXe siècle par Edmond Rostand, mais de celui, bien réel, qui aurait inspiré le personnage de théâtre en question. Dans un livre de Cyrano de Bergerac, *Le voyage de la Terre à la Lune* (1651), on apprend avec bonheur que le premier départ vers la Lune s'est bel et bien effectué à Québec, à partir des Plaines d'Abraham. « Alors, la primauté du Cap Canaveral et des Américains, ce serait donc de la foutaise tout ça, de s'écrier Luc Bureau ». Selon ce dernier, il importait de citer Cyrano de Bergerac parce qu'il s'agit de l'une des premières œuvres littéraires où il est question du Canada.

D'autre part, en s'approchant de l'époque actuelle, 1950 constituait l'autre borne à ne pas dépasser à cause des droits d'auteurs qu'il faut acheter à chaque fois que l'on cite un auteur contemporain. Tout de même, dans ses écrits Luc Bureau a tenu à citer Raymond Aron, ce grand philosophe, sociologue et journaliste, parce qu'il est venu en visite au Québec à plusieurs reprises et qu'il a écrit une série d'articles qui décrivent les changements sociaux qui s'y sont produits récemment :

« (Aron) va écrire une série d'articles dans le Figaro des années 1964 jusqu'à la victoire du Parti québécois en 1976. Et ce sont des articles fascinants. Il nous explique tout le changement qui se produit au Québec à travers 5 ou 6 textes, quelque chose comme ça. Fascinant! Il pose la question, en 1976... son dernier article... « Que va-t-il arriver de l'idéal du Parti Québécois maintenant que ce parti a pris le pouvoir? » Il dit : « Tout parti au pouvoir est forcé d'abandonner l'idéal qui l'y a conduit ». Ça refroidit... L'homme était lucide n'est-ce pas? »

Au total, Luc Bureau soutient qu'il est important de recenser ce que des auteurs reconnus ont pu écrire à l'endroit de notre pays parce que cela nous aide à mieux nous connaître. Il insiste sur le fait que, bien sûr, des gens connus ont écrit sur tous les pays du monde. Il cite Charles Dickens qui a écrit sur la France, Conan Doyle, sur l'Empire britannique, etc. « Ça nous aide à peser notre pays, ce regard de l'autre » (L. Bureau).

Léonce Naud amène Luc Bureau à discuter du rôle joué par les Britanniques au Canada français durant la période d'occupation, et plus précisément du rapport qu'ils entretenaient avec le clergé catholique. Selon Luc Bureau, ce rapport est particulièrement intéressant. Il rappelle que les Britanniques ont reconnu plusieurs droits aux vaincus, dont celui de pratiquer leur religion. Il existait alors une entente tacite entre le Clergé d'ici et les Britanniques. Le Clergé s'occuperait de religion, et eux, les Britanniques, des choses sérieuses. C'est pourquoi le Clergé louait à ce point

l'envahisseur, parce que ce dernier le protégeait, en fin de compte, de la France, de cette France de la Révolution et, surtout, de la laïcité.

À quelques reprises, Jules Lamarre est revenu à la charge pour souligner qu'il importe certainement de ne jamais sous-estimer le pouvoir de l'œil de l'autre, sans que ce regard puisse, pour autant, nous aider vraiment à mieux nous connaître. Il évoque ses années passées aux États-Unis d'où il a appris à voir les autres avec le regard américain, un regard parfois des plus équivoques... et le mot est poli.

Luc Bureau rappelle alors que ces gens qui voyagent et qu'il cite dans ses travaux sont le plus souvent des gens cultivés. Mais il reconnaît que ces voyageurs emportent toujours avec eux un bagage plus ou moins considérable de préjugés, favorables ou non. Mais nous faisons tous la même chose, ajoute-t-il.

Léonce Naud fait remarquer qu'une certaine dose de maturité est essentielle pour pouvoir écouter des gens d'ailleurs nous critiquer sans pour autant nous en formaliser. Il signale que nous avons fait beaucoup de chemin de ce côté avec les années.

Pour sa part, Éric Waddell suggère de faire un tri dans toutes ces observations des visiteurs étrangers. Certains seraient certes de « gros canons » mais qui parfois sont passés très vite et n'ont pas eu le temps de bien saisir ce qui se passe ici. Par contre, un Lord Elgin, par exemple, aura beaucoup fait pour le pays, d'ajouter Éric Waddell.

Luc Bureau fait remarquer également que beaucoup de visiteurs seraient allés assez loin tout de même dans la compréhension de la société d'ici. Il fait référence à Lord Elgin, mais aussi à Lord Dufferin. Ce dernier aura marqué la ville de Québec, notamment en empêchant que des affairistes n'en démolissent les remparts pour « faire de la place ». Lord Dufferin n'a pas écrit sur Québec, mais son épouse a laissé une correspondance fort intéressante à laquelle Luc Bureau fait référence. Lady Dufferin a décrit la société d'ici à sa mère, toujours en des termes élogieux. Elle a été séduite par Québec. Une anecdote savoureuse vient soudain à l'esprit de Luc Bureau justement à propos de Lord Dufferin et de son épouse.

« À la dernière minute, sur le bateau qui les conduit à Québec, on s'aperçoit qu'on a oublié de se procurer un drapeau canadien. Ils se demandent à quoi peut bien ressembler ce drapeau canadien... Personne ne sait. Et Lady Dufferin d'écrire : « Nous avons imaginé qu'il devait bien y avoir un castor, puis une feuille d'érable sur ce drapeau. » Alors ils ont fabriqué juste avant leur arrivée à Québec un drapeau avec un castor et une feuille d'érable, et il paraît que ça ressemblait au drapeau canadien. Par intuition... Je trouvais ça très drôle d'imaginer cette chose-là. Ce n'était pas loin de la réalité. »

Pour répondre à Jules Lamarre qui insistait sur l'inévitable projection de préjugés qu'effectuent n'importe quel visiteur à l'étranger, que ce soit en bien ou en mal, Luc Bureau choisit un exemple dans le Tome I (*Pays et mensonges*) pour illustrer l'effet qu'a pu avoir la Révolution française, sur la perception du Canada français par des voyageurs venus de France. Luc Bureau fait d'abord référence aux écrits de René Bazin (1853-1932). Celui-ci arrive chez nous. Il est un « mangeur de balustres », c'est-à-dire plus catholique que le Pape. Il est en admiration devant tout ce qui se passe ici. Notre ferveur religieuse l'enthousiasme. Il trouve notre langue savoureuse. Ça lui

rappelle la France d'avant la Révolution, parce que c'était comme ça en France, selon lui, avant 1789.

Par contre, Vignes, venu ici vers 1907, voit le Canada français avec des yeux de Républicain. Avant lui, on n'aurait raconté que des légendes au sujet du Canada. C'est un pays épouvantable où les gens meurent de froid. Luc Bureau d'ajouter : « Une chance qu'il n'est pas venu cette année... » Vignes s'en prend à tout et à tous, tire dans toutes les directions. Nos auteurs auraient plagié les auteurs français. Le clergé manipulerait la population qui en redemanderait. « Lui (Vignes), il dit la vérité » (Luc Bureau).

Selon Nicolas Lanouette, Pierre de Coubertin, notamment, aurait comparé les Canadiens français à des grenouilles de bénitier. Ce à quoi Luc Bureau a répondu qu'il soupçonnait Coubertin de ne surtout pas avoir été homme à prendre son bain dans un bénitier, qu'il était plutôt du côté laïque.

Enfin, Nathalie Gravel pose à Luc Bureau une question qu'elle dit trouver toujours très embêtante, surtout quand on la lui pose à elle... « Monsieur Bureau, en quoi, selon vous, votre démarche est-elle géographique? » « Ah! Ah! Là, tu m'as! » de répondre Luc Bureau.

« Je m'en soucie très peu. Premièrement, que ce soit géographique ou non, ça me tentait de faire ce travail-là parce que souvent en géographie on cite des textes. On cite des textes très souvent, bon, on va sur le terrain mais aussi on s'appuie sur des auteurs, etc. Moi, j'avais un certain nombre de textes que je trouvais, comme ça, que j'avais ramassés au cours des temps, pour parfois corroborer les dires... ou bien tu découvres une idée dans un texte, comme ça... »

Pour Luc Bureau, compléter ces deux anthologies qu'il a sur la table, devant lui, était une sorte de parenthèse, une pause entre deux essais.

Quant à savoir si ce travail de recensement est géographique ou pas, Luc Bureau fait remarquer qu'il s'agit de se pencher sur des textes d'auteurs qui parlent de chez nous, de la société québécoise, des paysages d'ici... Il estime qu'il accomplit un travail d'historien, de sociologue, de géographe et même d'urbaniste. Depuis qu'il effectue cette recherche, il admet qu'il ne voit plus le Québec de la même manière.

Mais c'est un travail passionnant, également, qui donne presque la fièvre. Lorsqu'un ami lui a dit qu'Engels aurait écrit sur le Canada français, alors il lui fallait retrouver le texte en question, et coûte que coûte. « Des fois on peut passer des semaines pour dénicher un texte parce qu'on a été mis sur une piste » (Luc Bureau).

« Le texte de Engels. Il n'est pas long. J'ai donc cherché pour ça! J'avais d'abord un problème de langue, l'allemand... Il fallait que ce texte-là ait été traduit au moins en anglais. Puis j'étais à la Bibliothèque nationale de France et je cherchais, je cherchais tout ce qui était sur Engels... Ça me permet en même temps de fréquenter, disons, la littérature de ces gens que je n'avais jamais lus. Parce que je ne suis pas un lecteur assidu de Engels, quoi. Ce n'est pas ma « tasse de thé ». Mais là, ça me permettait d'entrer en contact avec ces gens-là, de regarder ce qu'ils avaient écrit... Comme Kropotkine, j'ai trouvé ça fascinant, de travailler sur cet auteur, de le découvrir comme géographe..., moi qui ne le

connaissais que sous sa livrée d'anarchiste. C'est toujours resté dans mon esprit, comme ça. Anarchiste. Mais Bon Dieu, quand tu vois les études qu'il a faites en géographie, bien avant, disons, de discuter des grandes théories de l'anarchie, j'étais en quelque sorte bouleversé!»

Bref, effectuer cette recherche presque fiévreusement aura apporté énormément de satisfaction à Luc Bureau.

Un intervenant dans la salle : Comment avez-vous mis au point la liste des auteurs que vous alliez étudier? Avez-vous parfois été surpris ou bien déçu?

Luc Bureau : Parfois, en effet, on se fait jouer de vilains tours. Il se peut qu'il existe deux Friedrich Engels qui aient écrit des choses et on peut se mettre à errer, surtout lorsqu'un des deux peut s'avérer n'être qu'un illustre inconnu.

Jules Lamarre : « Alors, on veut vous remercier... Merci beaucoup, Luc Bureau, pour cette présentation extrêmement intéressante. »

Luc Bureau : « Ça m'a fait plaisir. »

Résumé-synthèse par
Jules Lamarre, Ph.D., Coordonnateur
Cellule Asie du Sud-Est (CASE)
Département de géographie
Université Laval
Site de la CASE : www.ggr.ulaval.ca/case/case.htm